

AVANT LE GRAND SILENCE

par Maurice DELCROIX (Anvers)

*Avant le grand silence*¹, de Maurice Maeterlinck, paraît chez Fasquelle en 1934 sous la couverture jaune de la Bibliothèque-Charpentier (achevé d'imprimer du 25 octobre). L'auteur a soixante-douze ans. Le grand silence, c'est celui de la mort, qu'il attendra quinze ans encore.

Livre curieux, non certes le plus connu, constitué de plus de trois cents séquences, si l'on s'en tient au nombre des vignettes qui les séparent, davantage encore si l'on prend en compte les séparations par un blanc : en quelque sorte des *Pensées*, qui vont d'une ligne à quelque six ou sept pages, le modèle pascalien, toujours prestigieux, en autorisant le libre morcellement. Les questions posées n'ont pas toutes leurs réponses et on ne comprend, puisque Maeterlinck, mystique agnostique et généralement pessimiste, y traite principalement de la mort et, d'une façon nouvelle chez lui, de la sienne².

Ce n'est pourtant pas son premier usage de cette forme d'expression : *La Sagesse et la Destinée* (1898) se composait déjà d'une bonne centaine de réflexions. Le morcellement s'est toutefois accentué avec l'âge. Tout proche, *La Grande Loi* (1933) peut paraître du même modèle, mais la diversité des sujets y correspond à la subdivision en chapitres, les séquences internes enchaînant le raisonnement. Pour qui sait l'abondance de l'essai à visée philosophique dans l'œuvre de Maeterlinck et qu'il se caractérise le plus souvent par le suivi de la méditation, le décousu dans le genre des pensées, fût-il rendu à une certaine cohérence par le constant retour du thème principal, a de quoi surprendre. *Le Trésor des humbles* (1896), *La Vie des abeilles* (1901) ou *Le Double Jardin* (1904) ou, moins anciennes, *La Vie des*

¹ Nous renvoyons à l'édition originale par le signe AGS.

² Maeterlinck s'était déjà attaqué au thème. L'essai intitulé *La Mort* (1913) fut mis à l'index par le Saint-Office pour ses considérations sur le spiritisme et la réincarnation. *Les Sentiers dans la montagne* (1919) traite aussi de la mort. Vieillissant, Maeterlinck ne cessera d'y revenir dans *L'Ombre des ailes* (1936), *Devant Dieu* (1937), *La Grande Porte* (1939) et même, occasionnellement, dans ce livre de « souvenirs heureux », *Bulles bleues* (1948).

termites (1927) et *La Vie des fourmis* (1930), qu'on peut dire d'un seul tenant par la continuité de la réflexion, ne se divisent qu'en chapitres. *Le Temple enseveli* (1902) comme *La Grande Féerie* (1929) ou *L'Araignée de verre* (1932) subdivisaient leurs parties, mais en numérotaient les séquences, qui d'ailleurs s'enchaînaient. *Avant le grand silence* est décidément à part.

Son intérêt pour les yourcenariens pourrait ne tenir qu'à certains apparentements de pensée entre les deux œuvres. Mais on les trouverait ailleurs, et pas seulement dans la littérature d'alors. Dire que l'humanité se tuera « par ses propres mains » (AGS, p. 28) ou que les hommes sont « d'éternels prisonniers » (AGS, p. 40) n'a rien de bien singulier. Pour Yourcenar, d'ailleurs, il faut attendre *L'Œuvre au Noir* pour en trouver l'équivalent et l'apparente concession de Zénon au chanoine Campanus – « [...] je sens malgré moi je ne sais quel dieu présent dans cette chair qui demain sera fumée [...] » (OR, p. 821) – n'offre à la rigueur qu'un écho très approximatif de cette question d'*Avant le grand silence* : « Votre Dieu [...] est-il digne du Dieu que je vois en moi et qui est mon vrai Dieu ? » (p. 185). Certes, Nathanaël dans la solitude de l'île ne trouverait pas sottie cette affirmation : « Dès qu'il n'est plus mesuré par les hommes, le temps redevient ce qu'il était avant eux : l'éternité » (p. 112). Mais sa forme ne lui appartient pas.

L'ancienne critique des sources se méfiait de la critique interne quand la critique externe ne pouvait corroborer. Certes, Marguerite de Crayencour pénètre fort jeune dans l'œuvre absconse de Maeterlinck. Son père, dit-elle, le lui lisait, « entre autres *Le Trésor des humbles*, et il m'en est resté un goût pour le mysticisme qui n'a fait que se développer³. C'est avoir bien retenu, grâce sans doute à une information plus récente, une des particularités de la pensée de l'essayiste belge. L'apparement confirme indirectement sa justesse lorsqu'à la question « [...] aviez-vous des inquiétudes mystiques ? », l'écrivain français répond « – Plutôt des intuitions mystiques » (*ibid.*, p. 34).

³ Marguerite Yourcenar, *Les Yeux ouverts. Entretien avec Matthieu Galey*, Le Centurion, 1980, [sigle : YO] p. 29. Elle continue : « De nouveau, je sentais qu'il y avait une espèce de lumière là-dedans, et les défauts de Maeterlinck, qui maintenant me semblent très visibles, par exemple une certaine monotonie du langage, à neuf ou dix ans, évidemment, je ne les voyais pas » (*ibid.*). L'allusion à une « espèce de lumière » est particulièrement appropriée. Ouvrons *Le Trésor des humbles* au chapitre de « La Vie profonde » : pour naître à nous-mêmes et à la gravité de la vie, « [...] presque tous nous nous contentons d'attendre qu'un événement plein d'une lumière irrésistible pénètre violemment dans nos ténèbres et nous éclaire malgré nous » (je cite d'après l'édition de Paris/Bruxelles, Mercure de France/N.R.B, 1943, p. 205).